

ANNETTE HESS

LA MAISON ALLEMANDE

roman traduit de l'allemand par Stéphanie Lux

ACTES SUD

“Lettres allemandes”
série dirigée par Martina Wachendorff

Titre original :
Deutsches Haus
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2018

Photographie de couverture : © Aline Smithson

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12697-1

ANNETTE HESS

La Maison allemande

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

Il y avait eu un nouveau départ d'incendie cette nuit-là. Eva le sentit immédiatement en sortant sans manteau dans la rue, silencieuse en ce dimanche et recouverte d'une mince couche de neige. Cette fois, ce devait être tout près de chez eux. L'odeur âpre masquait nettement celle de la ville en hiver : une odeur de caoutchouc carbonisé, de tissu brûlé, de métal fondu, mais aussi de cuir et de pelage roussi. Car certaines mères protégeaient leur nourrisson du froid avec une peau de mouton. Eva se demanda une nouvelle fois qui pouvait faire une chose pareille, qui pouvait bien, ces derniers temps, se glisser dans les immeubles par les arrière-cours pour y mettre le feu aux landaus qu'on laissait dans l'entrée. Un fou ou des loubards ! pensaient la plupart des gens. Heureusement, jamais encore le feu ne s'était propagé à l'immeuble. Il n'y avait pas eu de blessés. Mais des dommages financiers, évidemment. Un landau neuf coûtait cent vingt marks chez Hertie. Pour une jeune famille, ce n'était pas rien.

L'expression "jeune famille" résonna dans la tête d'Eva tandis qu'elle faisait les cent pas sur le trottoir, nerveuse. L'air était glacial. Eva ne portait rien

sur sa nouvelle robe de soie bleu clair, mais elle ne ressentait pas le froid, au contraire, elle était littéralement fébrile. Elle n'attendait rien de moins que "le bonheur de sa vie", comme la raillait sa sœur. Son futur mari, qu'elle allait présenter à sa famille en ce troisième dimanche de l'avent. Il était invité à déjeuner. Eva consulta sa montre-bracelet. Treize heures et trois minutes. Jürgen était en retard.

Quelques voitures passaient lentement. Des chauffeurs du dimanche. Il bruineigeait. Un verbe que le père d'Eva avait inventé tout exprès pour décrire ce phénomène : de petits copeaux de neige tombaient doucement des nuages. Comme si quelqu'un, là-haut, rabotait un énorme bloc de glace. Quelqu'un qui décidait de tout. Eva leva les yeux vers le ciel gris au-dessus des toits blanchis et se rendit compte qu'on l'observait : à la fenêtre du premier étage, au-dessus de l'enseigne "Deutsches Haus", à hauteur du "au", une silhouette brun clair la regardait. Sa mère. Elle semblait impassible, mais Eva avait le sentiment qu'elle lui disait adieu. Elle se retourna à la hâte. Avala sa salive. Il ne manquerait plus que cela. Se mettre à pleurer.

La porte du restaurant s'ouvrit, et le père d'Eva apparut. C'était un homme massif dont la veste de cuisinier inspirait confiance. Ignorant Eva, il ouvrit la petite vitrine à droite de la porte, comme pour afficher un nouveau menu. Mais Eva savait qu'il n'en changerait pas avant le carnaval. En réalité, son père était inquiet. Il tenait à elle et, jaloux, guettait l'arrivée de cet homme inconnu. Eva l'entendit fredonner une chanson. Pour faire semblant

que c'était un jour comme les autres. C'était une de ces chansons populaires qu'il massacrait joyeusement. À son grand regret, Ludwig Bruhns n'avait pas du tout l'oreille musicale.

Une jeune femme très blonde aux cheveux crêpés apparut à la fenêtre à côté de la mère d'Eva. Elle lui fit de grands signes enthousiastes, mais même à cette distance, Eva voyait qu'elle était déprimée. Elle estimait pourtant qu'elle n'avait rien à se reprocher. Elle avait attendu suffisamment longtemps que sa sœur aînée se marie avant elle. Or Annegret, à vingt-huit ans, était toujours célibataire et prenait de plus en plus de poids. Eva avait alors décidé (aux termes d'un accord secret passé avec ses parents) d'abolir cette convention avant qu'il ne soit trop tard. Après tout, elle-même était déjà presque une vieille fille. Elle n'avait pas eu beaucoup de prétendants, ce que sa famille avait eu du mal à comprendre, car Eva était en bonne santé, féminine, avec sa bouche charnue, son nez fin et ses longs cheveux naturellement blonds, qu'elle coupait et coiffait elle-même en un chignon compliqué. Mais une lueur inquiète passait souvent dans son regard, comme si elle s'attendait à une catastrophe imminente. Eva soupçonnait que cela faisait fuir les hommes.

Treize heures cinq. Jürgen n'était toujours pas là. Soudain, la porte de la maison, à gauche de celle du restaurant, s'ouvrit, et Eva vit sortir son petit frère. Stefan n'avait pas de manteau, ce qui provoqua aussitôt de vives gesticulations de leur mère, qui se mit à frapper à la vitre d'un air inquiet. Stefan

ne se retourna même pas. Après tout, il avait mis son bonnet orange et les gants assortis. Il tirait une luge derrière lui. Purzel, le teckel noir de la famille, un animal sournois, mais que toute la famille adorait, dansait autour de lui.

— Ça pue, ici ! s'exclama Stefan.

Eva poussa un soupir.

— Il ne manquait plus que vous deux ! Quelle calamité, cette famille !

Stefan faisait des allers-retours sur le trottoir, tirant sa luge sur la mince couche de neige. Purzel alla renifler un réverbère, tourna en rond, tout excité, puis déposa un tas fumant dans la neige. Les patins de la luge crissaient sur l'asphalte. À cela vint s'ajouter le grincement de la pelle à neige que son père s'était mis à manier devant la porte. Eva le vit porter une main à son dos en plissant les yeux. Il ne l'admettait pas, mais les douleurs étaient revenues. Un matin d'octobre, alors que son dos l'"asticotait affreusement" depuis un bon moment déjà, il avait été incapable de se lever. Eva avait appelé une ambulance. À l'hôpital, on lui avait fait passer une radio et diagnostiqué une hernie discale. Il s'était fait opérer, et les médecins lui avaient suggéré de fermer le restaurant. Ludwig Bruhns avait rétorqué qu'il avait une famille à nourrir. Comment s'en sortirait-il avec sa petite retraite ? Ils avaient essayé de le convaincre d'engager un cuisinier, il ne fallait pas qu'il continue à travailler en cuisine. Mais Ludwig avait refusé de laisser un inconnu prendre possession de son domaine. La solution avait été de fermer le midi. Depuis l'automne, le restaurant n'ouvrait que le soir. Le chiffre d'affaires avait quasiment été

divisé par deux. Ludwig avait moins mal au dos. Eva savait pourtant que le souhait le plus cher de son père était de pouvoir rouvrir le midi au printemps. Ludwig Bruhns aimait profondément son métier, il aimait voir ses clients attablés, voir qu'ils appréciaient les plats et qu'ils repartaient satisfaits, rassasiés, et un peu pompette aussi. "Je leur réchauffe le cœur et le ventre", disait-il volontiers. Quant à la mère d'Eva, elle ajoutait sur le ton de la plaisanterie : "On n'est pas sortis de l'auberge." Eva grelottait, à présent. Elle croisa les bras, frissonna. Elle espérait vraiment que Jürgen se montrerait respectueux envers ses parents. Elle l'avait déjà vu plus d'une fois traiter des serveurs ou des domestiques avec condescendance.

— La police ! souffla Stefan.

Une voiture noir et blanc munie d'une sirène de toit approchait. À son bord, deux hommes en uniforme bleu foncé. Stefan se figea, respectueux. Eva se dit que les policiers allaient sûrement voir le landau brûlé pour relever des empreintes et demander aux voisins s'ils avaient remarqué quelque chose de suspect pendant la nuit. La voiture arriva à leur hauteur presque sans bruit. Les deux policiers firent signe de la tête à Ludwig, puis à Eva. Tout le monde se connaissait, dans le quartier. Puis ils tournèrent dans la Königstraße. Voilà, se dit Eva, le feu a dû être déclenché dans la cité. Dans le nouvel immeuble rose. Plusieurs familles habitent là. Des jeunes familles.

Treize heures et douze minutes. Il ne viendra pas. Il a changé d'avis. Il appellera demain pour me dire

que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Nous ne pourrons jamais surmonter la différence de classe sociale entre nos deux familles, ma chère Eva. Paf !! Stefan venait de lui lancer une boule de neige qui l'avait touchée en pleine poitrine. La neige glacée se mit à ruisseler dans son décolleté. Eva attrapa Stefan par le col de son pull.

— Tu es fou ?! Cette robe est toute neuve !

Stefan fit son sourire penaud. Eva allait continuer à le disputer lorsqu'elle aperçut, au bout de la rue, la voiture jaune de Jürgen. Son cœur s'emballa tel un poulain affolé. Elle maudit ses nerfs fragiles qui lui avaient déjà valu une consultation chez le docteur. Respire calmement. Impossible. Tandis que la voiture de Jürgen approchait, Eva comprit que rien ne pourrait convaincre ses parents qu'il parviendrait à faire le bonheur de leur fille. Pas même son argent. Eva distinguait maintenant le visage de Jürgen derrière le pare-brise. Il avait l'air fatigué. Sérieux. Il ne la regardait pas. Un terrible instant, elle se dit qu'il allait appuyer sur l'accélérateur et passer son chemin. Mais il ralentit. Stefan laissa échapper :

— Il a les cheveux tout noirs ! Comme un Tsigane !

Jürgen avait manœuvré un peu trop près du trottoir. Un pneu crissa contre la pierre. Stefan prit la main d'Eva. Elle sentait la neige fondre dans son décolleté. Jürgen coupa le moteur et resta un instant assis derrière le volant. Voilà une image qu'il n'oublierait pas : ces deux femmes, une grosse et une petite, à la fenêtre de l'étage, au-dessus du mot "Haus", se croyant invisibles, ce petit garçon avec sa luge qui le regardait avec de grands yeux et le

père, massif, qui se tenait dans l'entrée du restaurant avec sa pelle à neige, prêt à tout. Ils le regardaient tous comme un accusé qui entre dans la salle du tribunal. Tous sauf Eva. Son regard à elle était plein d'un amour inquiet.

Jürgen avala sa salive, mit son chapeau et prit sur le siège passager un bouquet de fleurs enveloppé de papier de soie. Il descendit de voiture et se dirigea vers Eva. Il s'apprêtait à sourire, mais quelque chose lui pinça douloureusement le mollet. Un teckel.

— Purzel ! Arrête ! s'exclama Eva. Stefan, fais-le rentrer ! Mets-le dans ta chambre !

Stefan se mit à râler, mais attrapa le chien qui se débattait et le porta jusqu'à la maison. Eva et Jürgen se regardèrent, un peu gênés. Ils ne savaient pas trop comment se dire bonjour devant la famille d'Eva. Ils finirent par se serrer la main et dire en même temps :

— Désolée, ils sont trop curieux !

— Quel comité d'accueil ! Que me vaut cet honneur ?

Jürgen lâcha la main d'Eva, et son père, sa mère et sa sœur disparurent de leur poste d'observation comme des lapins dans leur terrier. Eva et Jürgen se retrouvèrent seuls. Un vent glacial balayait la rue.

— Prêt pour l'oie rôtie ? lui demanda Eva.

— Je ne pense qu'à ça depuis des jours.

— Le plus important, c'est de t'entendre avec mon petit frère. Et tu les auras tous dans la poche.

Ils se mirent à rire sans trop savoir de quoi. Jürgen se dirigea vers la porte du restaurant, mais Eva le guida vers la porte de gauche, celle de la maison. Elle ne voulait pas faire passer Jürgen par la

salle plongée dans l'obscurité, avec son odeur de bière renversée et de cendres humides. Ils montèrent donc par l'escalier ciré, avec sa rampe noire, jusqu'à l'appartement situé au-dessus du restaurant. La maison à deux étages avait dû être reconstruite après la guerre : elle avait été presque entièrement détruite lors d'un des bombardements de la ville. Au matin de cette scène infernale, seul le comptoir tenait encore debout, exposé aux éléments.

La mère d'Eva les attendait sur le seuil. Elle affichait le sourire qu'elle réservait à ses meilleurs clients. Son sourire "sucré", comme disait Stefan. Edith Bruhns avait mis son collier de grenat à deux rangs, ses pendants d'oreilles dorés sertis d'une perle de culture, ainsi que sa broche en or massif en forme de trèfle. Eva n'avait encore jamais vu sa mère porter tous ses bijoux en même temps. Elle pensa au conte du sapin de Noël qu'elle avait lu à Stefan. Le sapin était entreposé au grenier avant d'être brûlé dans la cour au printemps, et quelques décorations oubliées scintillaient sur ses branches sèches. Enfin, pour un troisième dimanche de l'avent, ça va, se dit Eva.

— Monsieur Schorrmann, quel temps nous avez-vous apporté ? Des roses en décembre ?! Mais où est-ce que vous les avez dénichées, monsieur Schormann ?

— Il s'appelle Schoormann, maman, avec deux *o* !

— Donnez-moi donc votre chapeau, monsieur Schooormann.

Dans le séjour, où l'on déjeunait le dimanche, Ludwig Bruhns s'avança vers Jürgen, broche et

couteau à volaille dans les mains. Il tendit son poignet droit au jeune homme. Jürgen s'excusa. La neige.

— Ne vous inquiétez pas. Tout va bien. C'est une grosse oie. Seize livres. Il lui faut un certain temps.

Annegret se fraya un chemin jusqu'à l'ami de sa sœur. Son khôl était un peu trop noir, son rouge à lèvres un peu trop orange. Elle donna la main à Jürgen avec un sourire conspirateur.

— Félicitations. Avec elle, vous aurez du concret.

Jürgen se demanda si elle parlait de l'oie ou d'Eva.

Un instant plus tard, installés autour de la table du séjour, ils contemplaient le volatile fumant. Les roses jaunes de Jürgen trônaient dans un vase en cristal, comme une offrande funéraire. La radio passait en sourdine une quelconque musique festive. Sur le buffet, une pyramide de Noël tournait, entraînée par trois bougies vacillantes. La quatrième était encore intacte. Au milieu se tenaient Marie et Joseph avec le nouveau-né dans la crèche, devant l'étable. Autour de la famille, des moutons, des bergers et les trois Rois mages avec leurs chameaux décrivaient des cercles infinis. Ils n'atteindraient jamais la Sainte Famille, ne pourraient jamais faire don de leurs présents au petit Jésus. Petite, Eva trouvait cela très triste. Elle avait fini par arracher son cadeau au roi noir pour le poser devant la crèche. Au Noël suivant, le paquet de bois rouge avait disparu, et depuis le roi noir décrivait ses cercles les mains vides. On n'avait jamais retrouvé le petit présent. La mère d'Eva racontait cette histoire chaque année au moment de l'avent,

lorsqu'elle allait chercher la pyramide au grenier. Eva avait cinq ans à l'époque, mais elle ne se souvenait de rien.

Le père d'Eva découpa l'oie dans le sens de la longueur avec ses ciseaux à volaille.

— Elle a été vivante, cette oie ? demanda Stefan à son père.

Ludwig adressa un clin d'œil à Jürgen.

— Non, c'est une fausse oie. Juste pour manger.

— Alors, je veux du blanc ! s'exclama Stefan en tendant son assiette.

— L'invité d'abord, mon lapin.

Edith prit l'assiette de Jürgen – elle avait sorti le service en porcelaine à feuillage de Dresde – et la tendit à son mari. Eva vit que Jürgen regardait discrètement autour de lui. Le canapé était fatigué, et Edith avait posé une couverture jaune à carreaux sur un endroit particulièrement usé. Elle avait aussi crocheté un napperon pour l'accoudoir gauche. C'était la place de Ludwig lorsqu'il remontait de sa cuisine après minuit et posait les pieds sur le petit tabouret rembourré, comme le docteur le lui avait recommandé. Sur la table basse, la revue *Der Hausfreund* était ouverte à la page des mots croisés. La grille était encore aux trois quarts vide. Un autre napperon protégeait le précieux téléviseur. Jürgen prit une inspiration, puis remercia poliment la mère d'Eva, qui déposa devant lui son assiette bien remplie, la tournant de manière qu'elle apparaisse particulièrement appétissante, ce qui fit danser ses boucles d'oreilles. Ludwig, qui avait troqué sa veste blanche contre sa veste du dimanche, prit place à côté d'Eva. Il avait un petit fil vert sur la

joue. Sans doute du persil. Eva passa rapidement la main sur son visage un peu avachi. Ludwig prit sa main et la serra un instant dans la sienne sans la regarder. Eva avala sa salive. Elle se sentait furieuse contre Jürgen et son regard condescendant. Bien sûr, il était habitué à autre chose. Mais il devait quand même se rendre compte des efforts que faisaient ses parents, qui étaient des gens gentils, foncièrement honnêtes.

Ils se mirent à manger en silence. Annegret, comme toujours en société, picorait dans son assiette, apparemment sans appétit. Plus tard, dans la cuisine, elle s'empiffrerait des restes et, la nuit, elle irait chaparder des morceaux d'oie froide dans le garde-manger. Elle tendit le présentoir à épices à Jürgen, avec un petit clin d'œil.

— Un peu de poivre, monsieur Schoooormann ? Ou du sel ?

Jürgen refusa poliment. Le père d'Eva commenta sans même lever les yeux.

— Chez moi, personne n'a jamais eu besoin de rectifier l'assaisonnement.

— Eva m'a dit que vous étiez infirmière ? À l'hôpital ? demanda Jürgen à Annegret qui était un mystère pour lui.

Annegret haussa les épaules, comme si cela ne valait pas la peine d'en parler.

— Dans quel service ?

— Les nouveau-nés.

Il y eut un silence, et on entendit la dédicace que diffusait la radio : "Hildegard de Gera salue toute sa famille à Wiesbaden en ce troisième dimanche de l'avent, et en particulier son petit-fils Heiner, huit

ans." Les premières notes d'un morceau de musique retentirent.

Edith Bruhns sourit à Jürgen.

— Et vous, que faites-vous dans la vie, monsieur Schoooormann ?

— J'ai fait des études de théologie. Mais je travaille dans la société de mon père. À la direction.

— Votre famille est dans la vente par correspondance, n'est-ce pas ? demanda Ludwig.

Eva lui donna un coup de coude.

— Papa ! Ne vous faites pas plus bêtes que vous ne l'êtes !

Il y eut un silence, puis tout le monde éclata de rire, y compris Stefan, même s'il ne comprenait pas pourquoi. Eva se détendit. Elle échangea un regard avec Jürgen : ça va aller ! La mère d'Eva déclara :

— Nous recevons nous aussi le catalogue Schoormann, évidemment.

Stefan entonna le slogan publicitaire d'une voix de fausset :

— "Schoormann vend tout, Schoormann livre tout !" Ding-dong ! Dong-ding !

Jürgen demanda d'un ton faussement sévère :

— Mais avez-vous déjà commandé quelque chose ? C'est ça qui compte.

Edith répondit avec empressement :

— Bien sûr. Un sèche-cheveux et un imperméable. Nous en sommes très contents. Mais vous devriez aussi proposer des machines à laver. Je n'ai aucune envie d'aller chez Hertie pour un gros achat comme ça. Ils essaient toujours de vous embobiner. Alors qu'avec un catalogue, on peut comparer tranquillement à la maison.

Jürgen acquiesça :

— Vous avez raison, madame Bruhns. D'ailleurs, j'ai prévu quelques petits changements dans la maison.

Eva encouragea Jürgen du regard. Il s'éclaircit la gorge.

— Mon père est malade. Il ne pourra plus diriger la société bien longtemps.

— Quelle triste nouvelle, commenta Edith.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

Ludwig tendit la saucière à Jürgen. Mais celui-ci n'était guère disposé à en dire plus. Il versa de la sauce sur sa viande.

— C'est délicieux.

— Tant mieux, ça me fait plaisir.

Eva savait que le père de Jürgen souffrait de démence sénile. Jürgen lui en avait parlé. Une seule fois. Il y avait des bons et des mauvais jours. Mais son état devenait de plus en plus imprévisible. Eva n'avait pas encore fait la connaissance du père de Jürgen et de sa seconde épouse. La visite du prétendant chez les parents de la future mariée était la première étape. Eva avait eu une discussion avec Jürgen au sujet de leur projet de mariage : devait-il demander sa main dès cette première rencontre ? Jürgen était contre. S'il se déclarait immédiatement, les parents d'Eva se diraient qu'il n'était pas sérieux. Ou, pire encore, ils s'imagineraient qu'ils étaient contraints de se marier. Ils n'avaient pas réussi à tomber d'accord. Eva essayait de lire sur le visage de Jürgen s'il avait l'intention de faire sa demande aujourd'hui. Son regard ne trahissait rien. Elle observa ses mains, un peu plus crispées que d'ordinaire sur ses couverts. Eva n'avait pas encore eu de "relation intime"

avec Jürgen, comme disait le Dr Gorf. Elle aurait été prête à le faire, d'autant qu'elle avait perdu sa virginité deux ans auparavant. Mais Jürgen était catégorique : pas de sexe avant le mariage. Il était plutôt vieux jeu. La femme devait se laisser guider par son mari. Dès leur première rencontre, Jürgen avait regardé Eva comme s'il lisait en elle, comme s'il savait mieux qu'Eva ce qui était bon pour elle. Eva, qui souvent ne savait pas trop ce qu'elle voulait, n'avait rien contre l'idée d'être guidée. En danse comme dans la vie. En outre, ce mariage était synonyme d'ascension sociale. La fille d'un restaurateur de Bornheim deviendrait l'épouse d'un grand chef d'entreprise. Eva avait le vertige rien que d'y penser. Mais c'était un vertige joyeux.

Après le déjeuner, Eva et sa mère préparèrent le café dans la cuisine. Annegret, qui était du soir à l'hôpital, était partie nourrir ses nourrissons, affirmant qu'elle n'aimait pas particulièrement les gâteaux à la crème au beurre.

Eva coupa le Frankfurter Kranz en tranches épaisses tandis que sa mère moulait les grains de café dans un petit moulin électrique. Edith gardait les yeux fixés sur le petit appareil vrombissant. Une fois que le bruit eut cessé, elle déclara :

— Il n'est vraiment pas ton genre, ma petite Eva. Je veux dire, comparé à Peter Kraus… c'était ton idole, non ?

— Tu dis ça parce qu'il n'est pas blond ?

Eva était anxieuse. À l'évidence, sa mère n'aimait pas Jürgen. Or Eva tenait en haute estime l'intuition de sa mère. En tant que restauratrice, Edith Bruhns rencontrait beaucoup de gens, et il

lui suffisait d'un regard pour savoir qui était honnête et qui ne l'était pas.

— Ces yeux noirs…

— Maman, il a les yeux vert foncé ! Tu n'as pas bien regardé.

— Enfin, c'est toi qui décides. Il n'y a rien à redire sur sa famille, en tout cas. Mais je ne peux pas m'empêcher de te dire ce que je pense, ma fille. Ce garçon ne te rendra pas heureuse.

— Attends au moins de le connaître.

Edith versa l'eau frémissante sur le filtre. Le parfum du café des grandes occasions se répandit dans la pièce.

— Il est trop renfermé, Eva, il a quelque chose d'inquiétant.

— Il est pensif. Il voulait devenir curé, au départ…

— Dieu nous en garde.

— Il a fait huit semestres de théologie. Puis il m'a rencontrée. Et il a compris qu'il ne pourrait jamais supporter le célibat.

Eva éclata de rire, mais le visage de sa mère resta grave.

— Il a sûrement dû interrompre ses études à cause de son père. Pour reprendre l'entreprise.

— Oui.

Eva soupira, sa mère n'était pas d'humeur à plaisanter. Elles regardèrent un moment l'eau chaude passer lentement dans le filtre.

Dans le séjour, l'inquiétant Jürgen et le père d'Eva buvaient un cognac. La radio diffusait inlassablement le même genre de musique. Jürgen fumait une cigarette en regardant l'imposante toile accrochée

au-dessus du buffet, un paysage côtier de la mer du Nord au crépuscule. On voyait le soleil couchant derrière une digue. Des vaches broutaient une grasse prairie. À côté d'une cabane, une femme vêtue de blanc étendait le linge. Un peu plus loin sur la droite se tenait un autre personnage. Il était flou, comme esquissé après tout le reste. On ne pouvait dire s'il s'agissait du vacher, du mari ou d'un inconnu.

À genoux par terre, Stefan préparait son armée de soldats en plastique à la bataille. Purzel avait eu l'autorisation de quitter la chambre ; à plat ventre sur la moquette, il observait les soldats qui bougeaient devant son nez en clignant régulièrement des yeux. Stefan formait de longs rangs. Il possédait aussi un tank mécanique en fer-blanc qui attendait encore patiemment dans sa boîte.

Le père d'Eva était en train de livrer à son futur gendre un bref résumé de l'histoire familiale.

— Eh oui, je suis un "ver de vase", je viens de Juist, ça s'entend, non ? Mes parents tenaient un magasin qui fournissait toute l'île. Café, sucre, vitres, on trouvait de tout chez nous. Comme chez vous, en fait, monsieur Schoormann. Ma mère est morte jeune, mon père ne s'en est jamais vraiment remis. Lui aussi est parti, ça fait quinze ans maintenant. Ma femme, Edith, je l'ai rencontrée à l'école hôtelière, à Hambourg. En 34. Qu'est-ce qu'on était jeunes ! Ma femme vient d'une famille d'artistes, étonnant, hein. Ses parents étaient musiciens à la philharmonie. Lui premier violon, elle second. À la maison, c'était exactement l'inverse. La mère de ma femme vit toujours, à Hambourg. Ma femme devait elle aussi devenir violoniste, mais elle avait

les doigts trop courts. Elle a voulu être actrice, mais on le lui a interdit. Alors elle a voulu voir le monde, et ils l'ont envoyée à l'école hôtelière.

— Qu'est-ce qui vous a amenés à Francfort ?

Jürgen semblait sincèrement intéressé. Il avait trouvé l'oie rôtie vraiment délicieuse. Il appréciait Ludwig Bruhns qui lui racontait si spontanément toute son histoire. Eva avait hérité de son père sa bouche sensuelle.

— Le restaurant Deutsches Haus appartenait à un cousin de ma femme et il voulait le vendre. On a eu une chance de cocu. Pardon. Bref, on a sauté sur l'occasion et rouvert en 49. On ne l'a jamais regretté.

— Oui, Berger Straße, c'est une rue très animée…

— Mais nous sommes dans la partie convenable, je précise, monsieur Schoormann !

Jürgen eut un sourire rassurant.

— Enfin, quand j'ai eu mes problèmes de dos, le docteur m'a conseillé de mettre la clé sous la porte. Alors je lui ai montré à quoi je pouvais prétendre si je prenais ma retraite ! En ce moment, on n'ouvre qu'à dix-sept heures. Mais à partir du printemps, fini la vie de patachon !

Il y eut un silence. Jürgen vit que le père d'Eva avait quelque chose sur le cœur. Il attendit. Ludwig s'éclaircit la gorge, puis, sans regarder Jürgen, déclara :

— Mes problèmes de dos… ça a commencé pendant la guerre.

— Une blessure ? s'enquit poliment Jürgen.

— J'étais cuisinier de campagne. Sur le front de l'Ouest. Comme ça, vous savez tout.

Le père d'Eva avala le fond de son verre de cognac. Jürgen était un peu surpris, mais ne se douta pas une seconde que Ludwig Bruhns venait de lui mentir.

Tak-tak-tak ! Stefan venait de lâcher son tank qui se frayait un chemin sur la moquette comme dans un marécage de l'Est, écrasant tous les soldats qu'il rencontrait.

— Gamin ! Va jouer dans le couloir !

Mais Stefan n'avait d'yeux que pour le bon ami d'Eva. Jürgen avait peur du côté direct des enfants, mais il se rappela les paroles d'Eva : il fallait gagner le cœur de Stefan.

— Tu veux bien me montrer ton tank, Stefan ?

Stefan se leva et tendit à Jürgen le jouet en fer-blanc.

— Il est presque deux fois plus grand que celui de Thomas Preisgau.

— Thomas est son meilleur ami, expliqua Ludwig en leur resservant du cognac.

Jürgen admira dûment le tank. Stefan saisit un soldat sur le tapis.

— Regarde, celui-là, je l'ai peint en noir. C'est un Américain ! Un nègre !

Jürgen observa la petite figurine en plastique que Stefan lui tendait. Elle était rouge sang. Jürgen ferma les yeux, mais l'image mit du temps à disparaître.

— Et le père Noël, il va m'apporter une carabine !

— Une carabine, répéta Jürgen, l'air absent.

Il but une longue gorgée de cognac. Le souvenir se dissiperait bientôt.

Ludwig attira Stefan à lui.

— Tu n'en sais rien, mon p'tit.

Stefan se dégagea de l'étreinte de son père.

— J'ai toujours ce que je demande.

Ludwig regarda Jürgen comme pour s'excuser.

— C'est malheureusement vrai. Ce petit est pourri gâté. Il faut dire qu'on n'attendait plus d'enfant, ma femme et moi, après les filles.

Le téléphone se mit à sonner dans l'entrée. Stefan fut le premier arrivé près de l'appareil et récita son texte :

— Ici Stefan Bruhns de la famille Bruhns. Qui est à l'appareil ?

Il écouta un instant, puis lança :

— C'est pour toi, Eva ! M. Körting !

Eva sortit de la cuisine, s'essuya les mains sur son tablier et prit le combiné.

— Monsieur Körting ? Quand ça ? Tout de suite ? Mais nous sommes en train de…

Eva fut interrompue. Elle écouta son interlocuteur en regardant, par la porte ouverte, les deux hommes assis à table. Elle trouva qu'il y avait déjà une certaine familiarité entre eux. Puis elle dit dans le combiné :

— D'accord, oui, j'arrive.

Et elle raccrocha.

— Je suis vraiment désolée, Jürgen. C'était mon chef. Il faut que j'y aille !

Edith sortit à son tour de la cuisine, un plateau à café dans les mains.

— Un dimanche de l'avent ?

— C'est urgent, apparemment. C'est pour une audience qui aura lieu cette semaine.

— Eh bien, le devoir avant tout, comme je dis toujours.

Ludwig se leva de table. Jürgen l'imita.

— Ah non, vous, vous restez ! Il faut que vous goûtiez ce Frankfurter Kranz !

— Je l'ai fait avec du vrai beurre. Une livre entière ! ajouta Edith.

— Et puis, tu n'as pas encore vu ma chambre ! s'écria Stefan.

Jürgen accompagna Eva dans l'entrée. Elle s'était changée et portait son tailleur de bureau. Jürgen l'aida à passer son manteau en disant avec un désespoir feint :

— Tu l'as fait exprès, c'est un test, n'est-ce pas ? Tu veux me laisser seul avec ta famille pour voir comment je m'en sors ?

— Ils ne vont pas te manger.

— Ton père a déjà les yeux tout injectés de sang.

— C'est à cause de ses cachets contre la douleur. Je serai de retour dans une heure. Il s'agit sûrement de cette histoire de dommages et intérêts. Des pièces de machines qui viennent de Pologne et ne sont pas conformes.

— Tu veux que je t'emmène ?

— Quelqu'un vient me chercher dans une minute.

— Je t'accompagne. Je ne voudrais pas que tu te compromettes.

Eva enfila les gants en peau de cerf que Jürgen lui avait offerts pour la Saint-Nicolas.

— Le seul client qui m'ait jamais compromise, c'est toi.

Ils se regardèrent. Jürgen avait envie d'embrasser Eva. Elle l'entraîna dans un coin de l'entrée, à côté du portemanteau, où ses parents ne pouvaient pas les voir. Ils s'enlacèrent, sourirent, s'embrassèrent.

Eva sentait l'excitation de Jürgen, elle voyait dans ses yeux qu'il la désirait. Qu'il l'aimait ? Eva se libéra de son étreinte.

— Demande-lui aujourd'hui. S'il te plaît.

Jürgen ne répondit pas.

Eva sortit. Jürgen se retourna. Les parents Bruhns l'attendaient autour du plateau à café comme des comédiens prêts à dire leur réplique.

— Nous ne sommes pas dangereux, monsieur Schoormann.

— Parfaitement inoffensifs, monsieur Schooormann.

— Y a que Purzel qui mord, des fois, lança Stefan, sur la moquette.

— Bon, eh bien, je vais goûter ce gâteau, alors.

Jürgen regagna la chaleur du séjour des Bruhns.

Eva sortit de la maison. La nuit tombait déjà. Le manteau de neige avait un doux éclat bleu. Les réverbères y dessinaient des cercles orangés. Au milieu de la chaussée, une grosse voiture attendait, moteur en marche. Le conducteur, un jeune homme, fit un signe impatient à Eva pour lui dire de monter. Elle s'installa sur le siège passager. L'intérieur de la voiture sentait la cigarette et la menthe. Le jeune homme mâchait un chewing-gum. Il ne portait pas de chapeau, ne lui serra pas la main. Il se contenta d'un hochement de tête : "David Miller." Puis il démarra. Il conduisait mal, trop vite, changeait de vitesse au mauvais moment. Eva n'avait pas son permis de conduire, mais elle vit qu'il n'avait pas l'habitude de cette voiture. Et qu'il était un mauvais conducteur. Ils patinèrent plusieurs fois sur la

neige. Eva observait le jeune homme du coin de l'œil. Il avait des cheveux épais tirant sur le roux, un peu trop longs sur la nuque, des taches de rousseur, des cils fins et clairs et de longues mains qui donnaient une étrange impression d'innocence.

Manifestement, M. Miller n'avait aucune envie de faire la conversation. Ils prirent la direction du centre-ville, les enseignes lumineuses devinrent plus claires, plus colorées. Plus rouges, surtout. Le bas de la Berger Straße abritait quelques bars à hôtesses. Chez Susi, par exemple, ou le Mokka Bar. Eva pensa à Jürgen, qui devait goûter le Frankfurter Kranz qu'elle avait préparé, sans en percevoir vraiment le goût. Car il était nerveux. Il se demandait s'il pouvait imposer la famille d'Eva à la sienne, s'il voulait vraiment passer le reste de sa vie avec elle.

Les bureaux du ministère public se trouvaient dans un haut immeuble d'une des principales rues de la ville. David Miller et Eva montèrent dans un petit ascenseur. La double porte se referma automatiquement. David appuya sur le 8 et leva les yeux vers le plafond de la cabine, comme s'il attendait quelque chose. Levant les yeux à son tour, Eva vit une sorte de trappe percée d'une multitude de petits trous. Une bouche d'aération. Elle se sentit soudain à l'étroit. Son cœur se mit à battre plus vite, sa bouche devint sèche. David la regardait de haut, alors qu'il était à peine plus grand qu'elle ; il lui paraissait désagréablement proche. Ses yeux étaient étranges.

— C'est comment, votre nom, déjà ?

— Eva Bruhns.

L'ascenseur s'immobilisa dans une secousse, et Eva craignit un instant qu'ils ne soient coincés entre

deux étages. Mais la porte s'ouvrit. Ils sortirent, prirent à gauche et sonnèrent à une lourde porte vitrée. Une demoiselle vêtue de vert arriva en trottinant de l'autre côté de la porte et leur ouvrit. Eva et la demoiselle se toisèrent brièvement. Même âge, sensiblement la même silhouette. La jeune femme avait les cheveux bruns, le teint brouillé, mais de grands yeux d'un gris limpide.

Eva et David suivirent la demoiselle dans un long couloir. Eva regardait son tailleur cintré, les plis qu'il faisait sur les fesses à chaque pas. Elle portait des escarpins noirs aux talons vertigineux qui venaient probablement de chez Hertie, dans la Hauptstraße. Un bruit qui ressemblait à un sanglot s'échappait d'un des bureaux du fond. Mais plus ils s'approchaient, plus le son semblait lointain. Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte, on n'entendait plus rien. Peut-être était-ce l'imagination d'Eva qui lui jouait des tours.

La demoiselle frappa, puis ouvrit la porte, laissant apparaître un bureau extraordinairement exigu. Il y avait là trois hommes, enveloppés de fumée de cigarette et entourés de piles de dossiers disposées sur les tables, les étagères, le sol.

L'un d'eux, un petit homme d'un certain âge, était assis sur une chaise au milieu de la pièce, droit comme un I, comme si toute la pièce, tout l'immeuble avait été construit autour de lui. Peut-être même la ville tout entière. Un homme jeune, aux cheveux très blonds, presque blancs, et aux lunettes cerclées d'or, était coincé derrière un bureau encombré de dossiers. Il était en train d'écrire sur un coin de table qu'il avait dû dégager avant. Dans sa main,

une cigarette dont il semblait avoir oublié l'existence. Lorsque Eva le regarda, la longue cendre tomba sur ses notes. Il la balaya d'un geste mécanique. Aucun des deux ne se leva, ce qu'Eva trouva un peu impoli.

Le troisième homme, une silhouette noueuse, lui tournait carrément le dos. Debout à la fenêtre, il scrutait l'obscurité. Eva pensa à un film sur Napoléon qu'elle avait vu avec Jürgen. À un moment, l'Empereur se tenait à la fenêtre d'un château. Pris de doutes quant à sa prochaine campagne, il contemplait la nature. Le paysage, devant la fenêtre, était un décor en carton-pâte.

Le blond adressa un signe de tête à Eva. Puis, désignant l'homme assis tout droit sur sa chaise, il déclara :

— Je vous présente M. Josef Gabor, de Varsovie. L'interprète polonais devait arriver avec lui, mais il a eu un empêchement. On l'a retenu à l'aéroport. Je vous en prie.

Aucun de ces messieurs ne semblant vouloir l'aider, Eva ôta seule son manteau et l'accrocha derrière la porte. Le blond désigna une table contre le mur. Il y avait là plusieurs tasses à café sales et une assiette avec quelques biscuits. Eva adorait les spéculoos, mais essayait de ne pas en manger. Elle avait pris deux kilos au cours des dernières semaines. Eva s'assit à la table de manière à voir le visage de M. Gabor et sortit ses deux dictionnaires de son sac à main. L'un généraliste, l'autre d'économie. Elle poussa l'assiette de biscuits et posa les dictionnaires sur la table. Puis elle sortit son carnet de notes et un crayon. La demoiselle en vert avait pris place

à l'autre bout de la table, devant un sténographe. Elle y introduisit une feuille de papier qui crissa. Elle ne quittait pas le blond des yeux. Eva vit tout de suite qu'elle s'intéressait à lui, mais que ce n'était pas réciproque. David Miller ôta son manteau lui aussi et s'assit, indifférent en apparence, sur une chaise placée contre le mur d'en face, son manteau sur les genoux.

Tous semblaient attendre un top départ. Eva jeta un coup d'œil aux biscuits. L'homme à la silhouette noueuse se retourna. Il s'adressa à l'homme assis droit sur sa chaise.

— Monsieur Gabor, vous voulez bien nous raconter ce qui s'est passé exactement le 23 septembre 1941 ?

Eva traduisit la question en s'étonnant de l'année. C'était il y a plus de vingt ans. Il devait s'agir d'un délit (mais il y avait prescription, non ?), et non d'un contrat. L'homme sur sa chaise regarda Eva droit dans les yeux, manifestement soulagé de rencontrer enfin, dans ce pays, quelqu'un qui le comprenait. Il se mit à parler. Sa voix était en contradiction avec son maintien. On aurait dit qu'il lisait une lettre à l'écriture délavée dont il avait du mal à déchiffrer immédiatement tous les mots. En outre, il parlait un dialecte rural qui causait quelques difficultés à Eva. Elle traduisit d'une voix hésitante.

— Il faisait chaud ce jour-là, presque lourd, on nous a demandé de décorer toutes les fenêtres. Les fenêtres de l'auberge numéro 11. Nous les avons décorées de sacs de sable en bouchant tous les trous avec de la paille et de la terre. Nous nous sommes donné beaucoup de mal, nous n'avions pas droit à

l'erreur. Nous avons terminé notre travail en début de soirée. Ils ont alors fait descendre les huit cent cinquante invités soviétiques dans la cave de l'auberge. Ils ont attendu que la nuit tombe, pour qu'on voie mieux la lumière, je suppose. Puis ils ont jeté la lumière dans la cave par les bouches d'aération, et ils ont refermé les portes. Le lendemain matin, on a rouvert les portes. Nous avons dû descendre les premiers. La plupart des invités étaient illuminés.

Les hommes présents dans le bureau échangèrent un regard. Eva se sentit prise d'un léger malaise. Quelque chose clochait. La sténo, imperturbable, continuait à pianoter sur son appareil. Le blond demanda à Eva :

— Êtes-vous sûre de bien tout comprendre ?

Eva tourna quelques pages de son dictionnaire spécialisé.

— Je suis désolée. En temps normal, je traduis des contrats, des questions économiques ou des négociations de dommages et intérêts…

Les hommes échangèrent un nouveau regard. Le blond secoua la tête avec impatience. L'homme à la fenêtre tenta de l'apaiser d'un signe de tête. À l'autre bout de la pièce, David Miller jeta un regard méprisant à Eva.

Eva prit son dictionnaire généraliste qui était lourd comme une brique. Elle se rendit compte qu'il n'était pas question d'invités, mais de prisonniers, ni d'une auberge, mais d'un block. Qu'il ne s'agissait pas de lumière. Ni d'illumination. Eva regarda l'homme sur sa chaise. Il la regarda à son tour comme s'il venait de perdre connaissance intérieurement.

Eva s'excusa :

— Pardon, je n'ai pas traduit correctement. Il a dit : "Nous avons trouvé la plupart des prisonniers étouffés par le gaz."

Un silence se fit dans la pièce. David Miller essaya d'allumer une cigarette, mais son briquet ne fonctionnait pas. Rcht-rcht-rcht. Le blond s'éclaircit la gorge, se tourna vers l'homme noueux.

— Enfin, nous pouvons nous estimer heureux d'avoir trouvé une remplaçante. À la dernière minute.

L'autre répondit :

— Continuons. Nous n'avons pas vraiment le choix.

Le blond se tourna vers Eva.

— Vérifiez tout de suite, si vous avez un doute.

Eva acquiesça. Elle traduisit lentement. La jeune femme adapta son rythme sur le sténographe.

— Quand nous avons ouvert les portes, une partie des prisonniers étaient encore en vie. Un tiers, à peu près. On n'avait pas mis assez de gaz. On a dû répéter la procédure avec une double dose. Cette fois, nous avons attendu deux jours avant de rouvrir les portes. Et la mission fut un succès.

Derrière son bureau, le blond s'était levé.

— Qui avait donné l'ordre ?

Il poussa les tasses à café et posa sur la table d'Eva, une à une, vingt et une photographies. Eva observa ces visages de côté. Des hommes devant un mur passé à la chaux, avec un numéro sous le menton. Mais aussi dans des jardins ensoleillés, jouant avec de gros chiens. L'un d'eux avait une tête de chimpanzé. Gabor se leva, s'approcha de la table. Il contempla longuement les photographies, avant d'en désigner une d'un geste si soudain qu'Eva sursauta.

C'était un homme assez jeune qui tenait un gros lapin par la peau du cou et le présentait à l'objectif avec un sourire fier. Les trois hommes échangèrent un regard satisfait et hochèrent la tête. Son père aussi élevait des lapins autrefois, se rappela Eva, dans leur jardin ouvrier, en dehors de la ville, où il cultivait des légumes pour le restaurant. Les petits clapiers étaient remplis d'animaux occupés toute la journée à mastiquer quelque chose. Lorsque Stefan avait compris qu'en plus de caresser ses soyeux compagnons ou de leur donner des pissenlits, il les mangeait, il avait fait une crise de nerfs, et Ludwig avait cessé d'élever des lapins.

Lorsqu'ils eurent terminé, Eva dut signer la traduction du témoignage. Son nom lui parut différent, comme écrit par une enfant, d'une écriture ronde et maladroite. Le blond lui fit un signe de tête, l'air absent.

— Merci. Pour la facture, on verra avec votre agence ?

David Miller se leva de sa chaise contre le mur et dit d'un ton brusque :

— Attendez dans le couloir. Deux minutes.

Eva remit son manteau et sortit du bureau, tandis que David parlait au blond. Elle comprit "incompétente, complètement incompétente !" Le blond acquiesça, décrocha son téléphone et composa un numéro. Quant à l'homme noueux, il se laissa lourdement tomber sur une chaise.

Eva s'approcha d'une des hautes fenêtres du couloir et regarda dehors. La cour intérieure était plongée dans l'obscurité. Il neigeait à gros flocons.

L'immeuble d'en face, avec ses innombrables fenêtres noires, désertes, répondit silencieusement au regard d'Eva. Elle se dit : personne ne vit ici, il n'y a que des bureaux. Sur le radiateur, trois gants en laine sombres séchaient. Elle se demanda à qui ils étaient. À qui, en particulier, appartenait le gant orphelin ?

Josef Gabor apparut à côté d'elle. Il s'inclina et la remercia poliment. Eva répondit d'un signe de tête. Elle était troublée. Par la porte du bureau restée ouverte, elle vit que l'homme noueux, de sa chaise près de la fenêtre, l'observait. David Miller sortit en enfilant son manteau.

— Je vous ramène.

Visiblement, il n'était guère enchanté.

Dans la voiture, cette fois encore, ils se turent un moment. Les essuie-glaces décrivaient des mouvements nerveux, chassant les innombrables flocons du pare-brise. Eva sentait que David Miller était furieux.

— Je suis désolée, je ne fais qu'un remplacement. D'ordinaire je traduis des contrats… C'est terrible, ce que ce monsieur a…

La voiture manqua de justesse un réverbère. David jura entre ses dents.

— De quoi parlait-il ? Ça s'est passé pendant la guerre ?

David répondit sans regarder Eva :

— Vous êtes tellement ignorants, tous autant que vous êtes.

— Pardon ?

— À vous croire, les petits hommes bruns ont atterri en Allemagne en 33 avec leur soucoupe volante, c'est ça ? Et en 45 ils sont repartis après avoir imposé le fascisme aux pauvres Allemands.

Il fallut plusieurs phrases à Eva pour remarquer que David, lui, ne l'était pas. Il avait un léger accent. Américain, peut-être. Mais il plaçait ses mots très précisément. Comme s'il avait répété à l'avance tout ce qu'il allait dire.

— Je vais descendre ici, s'il vous plaît.

— Vous êtes l'une de ces millions de jeunes idiotes ! Je l'ai su dès que vous vous êtes assise dans cette voiture. Candide et ignorante ! Vous savez ce que vous avez fait, vous, les Allemands ?! Vous savez ce que vous avez fait ?!

— Arrêtez cette voiture immédiatement !

David freina. Eva manipula un instant la poignée, réussit finalement à l'ouvrir et descendit de voiture.

— C'est ça, défilez-vous. Vous et votre petit confort allemand, je vous souhaite d'étouff…

Eva claqua la portière. Elle se mit à marcher sous les flocons. Tout était silencieux soudain, la fureur avait disparu. La lourde voiture noire s'éloigna. Eva se dit que ce chauffeur, ou quelle que soit sa fonction, avait vraiment un problème.

Devant le restaurant, la voiture de Jürgen avait disparu. Son emplacement était recouvert de neige, comme s'il n'était jamais venu. Une lumière chaude baignait les fenêtres du restaurant. On entendait le bruit des conversations jusque dans la rue. C'étaient des fêtes de Noël d'entreprises. Cela représentait une bonne rentrée d'argent chaque année. Eva regarda les ombres qui bougeaient derrière les vitres. Elle reconnut sa mère qui s'avançait vers une table, les bras chargés d'assiettes, rapide, habile. Côtelettes, escalopes panées, oie au chou rouge. Et les

innombrables boules de pommes de terre pochées que son père, tel un magicien, formait de ses mains douces et adroites avant de les laisser glisser dans l'eau bouillante salée.

Au moment d'entrer, Eva hésita. L'endroit lui faisait soudain l'effet d'un abîme qui pourrait l'avaler. Puis elle se ressaisit. M. Gabor avait vécu des choses horribles, mais la question, là, tout de suite, était : Jürgen avait-il demandé sa main à son père ?

Lorsque Eva entra dans la salle remplie de la chaleur des gens, de l'odeur de graisse d'oie, de corps contents et un peu ivres, sa mère approcha, des assiettes pleines en équilibre sur ses avant-bras. Edith Bruhns avait revêtu sa tenue de travail : jupe noire, chemisier blanc, tablier blanc et de confortables chaussures beiges. Elle lui chuchota, l'air inquiet :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es tombée ?

Eva secoua la tête avec humeur.

— Il a fait sa demande ?

— Parle à ton père !

Edith se détourna et continua son service.

Eva se dirigea vers la cuisine où son père travaillait avec deux commis. Il avait revêtu sa veste blanche, son pantalon noir, mis sa toque. Il se tenait toujours le ventre en avant, ce qui lui donnait un air légèrement comique.

— Il a fait sa demande ? s'enquit Eva à voix basse.

Ludwig ouvrit un four, et un énorme nuage de vapeur lui sauta au visage. Il ne sembla même pas le remarquer. Il sortit un lourd plat contenant deux oies entières bien dorées.